

Patrick Pécherot

Tranchecaille



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Patrick Pécherot

Tranchecaille

Gallimard

Retrouvez Patrick Pécherot sur son site Internet :
www.pecherot.com

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Né en 1953 à Courbevoie, Patrick Pécherot a exercé plusieurs métiers avant de devenir journaliste. Il est également l'auteur de *Soleil noir*, de *Tiurāi*, première enquête du journaliste végétarien Thomas Mecker que l'on retrouve dans *Terminus nuit*, et de la trilogie dédiée, via le personnage de Nestor, au Paris de l'entre-deux-guerres. Entamé par *Les brouillards de la Butte* (Grand Prix de littérature policière 2002), cet ensemble se poursuit, toujours aux Éditions Gallimard, avec *Belleville-Barcelone* et *Boulevard des Branques*. Patrick Pécherot s'inscrit, comme Didier Daeninckx ou Jean Amila, dans la lignée de ces conteurs engagés d'histoires nécessaires.

Le soldat français rit de partout. Le rire des tranchées, c'est un rire exceptionnel, merveilleux. Il apaise la faim, trompe la soif. Il rassasie et désaltère quand on n'a rien que du Boche à se mettre sous la dent et au creux de l'estomac. Qui rit dîne et le tour est joué ! D'ailleurs, le soldat français ne pourrait pas se passer de rire, car toute épreuve n'est pour lui qu'une récréation. Au combat comme à la fête, il faut qu'il y aille à gorge déployée. Allez-y, les joyeux, les bons enfants, les types, les lascars ! Soyez gais ! Amusez-vous ! Dansez ! Riez ! Chantez !

HENRI LAVEDAN,
L'Intransigeant

Mais priez Dieu que tous nous veuille
absoudre.

FRANÇOIS VILLON,
Ballade des pendus

Villemoye, Aisne, zone du front

30 juin 1917

- Qu'est-ce qu'il a dit ?
- Je ne suis pas certain d'avoir compris...
- Quelque chose comme « ça fait mal quand on meurt »...
- Je crois qu'il posait la question.
- Ça fait mal quand on meurt ?
- Oui, c'est cela, il demandait.
- Je n'ai pas entendu. Mon Dieu, avec le bruit de la pluie, je n'ai pas entendu...
- Cela n'aurait rien changé.
- Personne ne lui a répondu...
- À présent, il sait.

L'affaire Jonas est close. Justice a été rendue. Justice. En écrivant, ma plume hésite. Pour la première fois, je doute. Je savais la justice faillible, elle est une action humaine. Aujourd'hui, elle me semble pareille à ces lacs dont les reflets donnent aux choses l'apparence trompeuse de la vérité.

Antoine Jonas est mort à cinq heures hier matin. Le commandant de Guermantes lui a donné le coup de grâce. Pauvre Guermantes, nul mieux que lui ne

sait désormais combien le privilège de porter un pistolet est un fardeau écrasant. Tandis qu'il pressait la détente, il a eu cette expression de détresse résignée qu'ont parfois les suicidaires devant l'échec de leur vie. Sous la pluie battante, les hommes ont présenté les armes et leur demi-tour réglementaire a résonné comme un glas. Demain, ils remonteront en ligne. Leur assaut aura la rage dérisoire des causes auxquelles on ne croit plus. Ils s'en acquitteront avec cette discipline dont on prétend qu'elle fait la force des armées. Elle n'est que fatigue et renoncement. Nous continuerons à combattre, pourtant. Le devoir nous fera commander des attaques vides de sens. Nous y donnerons l'exemple, nous efforçant de devancer le sort des hommes pour mieux le partager. Tomber à leurs côtés est la seule fierté qui nous reste.

La charge qui m'a été confiée pesait d'un poids inhumain. Jusqu'au bout, je me serai pourtant battu pour défendre Jonas. Je l'ai fait avec le sentiment que la justice militaire, parce qu'elle est justice, était l'honneur de l'armée. En se reniant, elle l'aura servie comme un valet son maître. Je ne sais si cette lettre vous parviendra. La censure n'épargne pas le courrier des officiers, et, pour illusoire qu'elle soit, c'est une forme d'égalité que je me refuse à contester. Qu'on lise donc ce que le capitaine Duparc a dans le cœur !

Le jour se lève, j'ignore si le crépuscule me trouvera en vie. Ordre nous a été donné d'attaquer. Je ne l'ai pas encore annoncé à la compagnie. Que ceux qui le peuvent se reposent. Il est trois heures. La tranchée résonne des bruits étouffés qui s'accrochent à la nuit.

L'averse, qui n'en finit pas, les toux, les ronflements, les chuchotements, les corps qui se retournent, le pas de la garde dans les flaques, la course des rats en quête de cadavres. Ce désolant bruissement des repos précaires, je l'entends peut-être pour la dernière fois. Aussi, je ne partirai pas sans avoir parlé. Quand j'aurai terminé, vous saurez ce qu'a été vraiment l'affaire Jonas. Mais avant, chère Louise, je vous aurai embrassée très tendrement.

Caporal Fleury, fourrier

Jonas ? Quand il a débarqué, on aurait dit qu'il tombait de la lune. On en voit ici, des paumés. Y a que l'embarras du choix. Des qu'ont jamais eu d'autre horizon que le cul des vaches. Des mômes, encore barbouillés des confitures de leur mère. Des types qui chialent sur la photo de leur blonde... C'est autant qui tomberont un matin, de la terre dans la bouche et les tripes à l'air. Ceux-là, on lirait leur avenir comme dans un livre ouvert. Viande premier choix. La fête aux asticots, c'est une question de jours. Lui, c'était autre chose. Un vrai poème. Les uniformes sont pas de la haute couture, je vous apprends rien, mon capitaine. Y a pas injure à l'armée que de le dire, hein ? On les taille pas pour faire le gandin. Pourtant, chacun trouve chaussure à son pied et finit par marcher au pas. Lui, non. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'allais fermer la cambuse quand il toque à la porte.

— Qu'est-ce tu veux, mon gars ? je lui demande en le voyant posé comme un paquet de linge oublié.

— Ça me va pas, il dit.

— Quoi donc ?

— Les habits, ils sont trop grands.

Sa façon de dire « les habits », comme s'il pigeait pas de quoi il s'agissait. Notez qu'ils étaient grands. Il flottait dedans comme un bouchon dans une bouteille.

— Ils sont trop grands, il a redit.

Et il attendait, sans idée d'y faire quoi que ce soit.

— Tu seras plus à l'aise pour y fourrer des canards, j'ai rigolé.

— Des canards ?

— Dame, pas des colverts, pour sûr, des journaux.

— Des journaux...

— Ça protège du froid. Plus tu te matelasses, mieux t'es.

J'ai cadennassé le rideau de fer, la soupe attend pas... Mais lui, il insistait.

— Tout de même, ils sont trop grands.

Il disait pas autre chose, un vrai disque rayé. Il tendait les bras et il regardait ses manches qui lui recouvraient les mains.

— Tu vas pas en pondre une pendule. Tu les remontes, ça fera la rue Michel.

— Et les culottes ? il demande.

— Le pantalon, tu veux dire...

— C'est trop grand...

— Bordel de nom d'un foutre ! j'y crie, sauf votre respect, mon capitaine, il me courait sur le haricot. Tu le rentres dans les bandes molletières et tu serres. Qu'est-ce que tu crois ? Qu'on est chez Poiret ici ? Tu devrais t'estimer verni, les Boches te verront plus

gros que tu l'es, leurs baïonnettes te passeront à côté du lard.

Avec n'importe quel gars, l'histoire aurait pas tiré à conséquence. Pour lui, ça a été le début. Si j'avais pu prévoir...

Aisne, zone du front

C'est un sarment. Une vigne poussait, par ici. Le raisin s'accroche partout. Piquette ou château-margaux, il est affaire de terre. Ou de sang.

Quand même, ce sarment-là étonne. Les obus ont tant labouré le sol... Ils y ont ouvert une saignée, creusée de trous et de cratères. Avec les griffures des barbelés qui font des cicatrices au ciel. Et les corps qui pourrissent sous le vol des corbeaux. Ceux-là agitent des tourbillons noirs, et lourds quand ils s'abattent. Leurs croassements comme des rires d'affamés en ripaille.

Un choucas s'est posé. De la tranchée, l'œil au périscope, on peut le voir lisser ses plumes. Dans son habit noir, on dirait un fêtard qui va faire bombance. Un deuxième l'a rejoint. Puis un troisième. À présent, ils forment une bande qui se chamaille. À les regarder dans la lunette, on se dit que ce sont de sales bêtes. Mais il faut bien que tout le monde mange. Les morts, ils n'en sont pas coupables. Les corps qui engraisent la terre sont des charognes vides. Le petit Lucien, saute-ruisseau, qu'était du vif-argent. Ducros, le facteur, qui craignait les mau-

vaises lettres. Et Marcellin, ajusteur chez de Dion, à Puteaux. Caillou, qui faisait l'homme-sandwich. Poupard, maréchal-ferrant. Duclos, le chemineau qui se louait dans les fermes. Et Masclet, le mate-lassier, qui n'aimait pas l'armée, son « merde » tatoué dans la paume et son air goguenard quand il saluait un officier. Des corps mutilés, gonflés d'air, saignés, éparpillés, mêlés à la fange. Quelle coulée vous a engloutis ? Quelle mitraille a fait de vous de la chair à corbacs ?

Les corbeaux, sur le sarment, battent des ailes. *Clap clap !* Ils sont trop nombreux, maintenant. Ils se serrent, se chicanent. Ils se picorent au sang. Pas un ne cède la place. C'est le droit du plus fort. À la jaffe, les boiteux feront tintin. Ils sautilleront plus loin. De cadavre en cadavre. Chassés par les autres, la multitude furieuse d'être dérangée. Jusqu'à ce qu'ils dénichent un bout d'homme oublié, un os bouffé aux rats, une carcasse nettoyée. Oubliant la peur, ils se risqueront peut-être sur un agonisant. Un moribond qu'agite un souffle trop faible pour faire un geste. Mais ce ne sont que des histoires. N'est-ce pas ? Et de bien vilaines.

Le soldat a laissé son périscope. Tout est calme. Le front ne bougera pas aujourd'hui. Au grand quartier général, l'état-major prépare l'offensive. Culottes de peau, képis à dorures et blanches moustaches. La jambe est galbée, le mollet martial dans les bottes cirées. Sur la table encombrée, une carte dessine le champ de bataille. Les communiqués diront : le théâtre des opérations. Il y a des petits drapeaux plantés. Des flèches colorées indiquent le

mouvement des troupes. Il suffit de les suivre. La victoire est au bout. C'est joli. Compliqué aussi quand on ignore l'art militaire. Mais nous sommes entre gens qui savent. L'avance est planifiée. Les diversions sont des farces à l'ennemi. La surprise sera de taille et sacrebleu ! L'idée est audacieuse.

Nul doute, si on leur soumettait, elle séduirait les poilus. Le fantassin aime l'aplomb. Le panache. « Heureux les épis morts et les blés moissonnés. » Qu'il goûte donc un peu de repos. Sa vaillance sera plus grande, sa victoire éclatante.

Le soldat au périscopie s'est assis sur une caisse. La caisse est humide, le caillebotis, sous ses pieds, est humide, sa capote est humide, et dans sa pipe le tabac ne prend pas. De temps à autre, une motte de terre spongieuse glisse du parapet. Le chemin que les filles de Louis XV empruntaient pour visiter leur dame de compagnie dans son château de la Bove n'est plus qu'un borbier où rôde la mort.

Le sarment a cédé sous le poids des corbeaux. Leur vol noir pique l'horizon de taches mouvantes. Détrempé, le sol s'est tassé, dégageant ce qui reste de vigne. C'est un bras. On le distingue à présent. Il est brisé. À hauteur du coude il forme un angle improbable. À son extrémité, la main décharnée agrippe le vide. On dirait qu'elle lance un lambeau de prière. Ou un blasphème.

Commandant de Guermantes

Prenez un siège, Duparc. Une cigarette ? Ce sont des anglaises. Non ? Je n'insiste pas. Venez près du feu, vous êtes trempé. Vous finirez par attraper la mort. Inutile d'aller au-devant, elle rôde assez dans le secteur. Vous la sentez ? Cette odeur de pourriture, c'est elle. Le parfum de la dame en noir est une puanteur, n'en déplaise à ce brave Leroux et à son Rouletabille...

Nom de Dieu, quelle froidure... En cette saison... Et cette humidité qui vous traverse jusqu'à la moelle... Versez-vous un cordial, il vous réchauffera. Du whisky, le remontant des troupes écossaises. Cela signifie eau de vie, paraît-il. Eau de vie. Jamais nous n'en aurions eu autant besoin.

Pardon ? Le soldat Jonas. Oui, bien sûr. Vous êtes son défenseur, fichue mission. Nom d'un foutre, on gèle, ici. Ordonnance ! Ordonnance !

Où est-il encore fourré, celui-là ? Bon sang, il faut tout faire soi-même... Pouvez-vous tisonner le feu ? Que disions-nous ? Ah, Jonas. Quelle plaie ! Notez qu'aussi bien, il peut simuler. Je n'ai jamais pu me forger une opinion. On lui donnerait parfois le bon

Dieu sans confession. Il vous a fait ses yeux de veau, bien sûr. Pourtant, regardez-le à la dérobée. Lorsqu'il ne se croit pas observé, son visage change du tout au tout. Il vous a des airs de gredin. Tout le temps qu'il a été dans la compagnie, il a accumulé les négligences. C'en était devenu une attraction. Mais nous sommes à la guerre, bordel ! Pas au café-concert ! On en a vu, des hommes, payer le prix du sang pour le fusil mal nettoyé d'un soldat indolent. Jonas... Je me suis souvent demandé s'il ne le faisait pas exprès. Une désobéissance masquée, hypocrite, comme ces ouvriers qui sabotent les cadences mais jamais n'annonceront la couleur.

Quoi qu'il en soit, je ne tolère pas ça chez moi. Il suffit d'une planche pourrie pour que le convoi verse...

Vous avez ranimé le feu ? Cette fichue cheminée ne tire pas. Qu'a-t-elle aujourd'hui ? La dernière fois, c'était un pigeon mort. Bagué, qui plus est. Un porteur de pli qui s'était roussi le croupion à s'endormir à la chaleur du conduit. Ronfler pendant le service, voilà où ça mène. La catastrophe en chaîne. Le téléphone était coupé. Faute du message, l'artillerie a tiré trop court une heure de rang. Bordel de merde ! Ils ont pilonné nos propres lignes. Tout ça parce qu'un abruti de ramier s'était chauffé le cul comme une fille de joie. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Vous commandez, vous aussi, et bien. Aujourd'hui vous êtes avocat, mais vous savez ce que notre grade implique. Que Jonas soit un imbécile authentique ou une fieffée canaille ne change rien. Il vous revient de le défendre. Soit. Vous vous en acquitterez comme

vous menez les hommes. Avec rigueur et droiture. Mais vous connaissez le péril qu'un Jonas fait courir à une compagnie. Parce que vous êtes officier, et bon officier, vous ne pouvez l'accepter.

Passez-moi cette bûche, Duparc, voulez-vous ? Oui, celle-ci... Avez-vous remarqué ? Ce feu dévore le bois sans donner plus de chaleur qu'une chandelle. Cela a commencé voilà trois jours. C'est à n'y rien comprendre. Et cette odeur... Vous la sentez, cette fois ? Par tous les diables, elle devient irrespirable. La mort, mon vieux, la mort tourne autour de cette guitoune comme une catin malade. Je n'en dors plus. Voilà des nuits que je ne dors plus. Je ne l'ai jamais sentie si proche. Elle me suit depuis Laffaux. Vous y étiez... L'abattoir... Mon vieux, l'abattoir... Ce n'est plus une guerre où l'on mène des hommes, c'est un égorgeoir où l'on pousse des bêtes fourbues... À se demander si le haut commandement sait encore de quoi il retourne...

Fichtre ! La bouteille est vide. Dans la cantine, près de vous, il doit y en avoir une autre, donnez-la-moi, je vous prie...

Jonas... Oui, il faisait partie de la première vague. La compagnie avait déjà eu sa ration de pertes. Trois assauts en trois jours. Trois échecs sanglants. Depuis l'aube, notre artillerie pilonnait pour couvrir une nouvelle sortie. En face, les Boches répliquaient sur le même ton. Leurs mitrailleuses balayaient le sol. Les balles passaient au-dessus de nos têtes comme des milliers d'étoiles filantes. Et les obus... Un feu roulant qui allumait le ciel... À vous faire croire que le jour voulait s'arracher à la nuit pour mieux foutre

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'HOMME À LA CARABINE, Esquisse, 2010.

Dans la collection Série Noire

TRANCHECAILLE, 2008 (Trophée 813 du meilleur roman noir francophone 2009), Folio Policier n° 581

SOLEIL NOIR, 2007, Folio Policier n° 553

BOULEVARD DES BRANQUES, 2005, Folio Policier n° 531

BELLEVILLE-BARCELONE, n° 2695, 2003, Folio Policier n° 489

LES BROUILLARDS DE LA BUTTE, n° 2606, 2001 (Grand Prix de littérature policière 2002), Folio Policier n° 405

TERMINUS NUIT, n° 2560, 1999

TIURAĪ, n° 2435, 1996, Folio Policier n° 379

Chez d'autres éditeurs

L'AFFAIRE JULES BATHIAS, collection Souris Noire, Syros, 2006

LE VOYAGE DE PHIL, collection Souris Noire, Syros, 2005

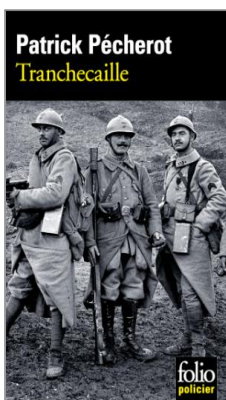
COLLECTIF : PARIS NOIR, Akashic Books, USA, 2007

Avec Jeff Pourquié

VAGUE À LAME, Casterman, 2003

CIAO PÉKIN, Casterman, 2001

DES MÉDUSES PLEIN LA TÊTE, Casterman, 2000



Tranchecaille

Patrick Pécherot

Cette édition électronique du livre
Tranchecaille de Patrick Pécherot
a été réalisée le 26 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070428915 - Numéro d'édition : 243687).

Code Sodis : N56031 - ISBN : 9782072493263
Numéro d'édition : 253868.